ainsi représentent l'hyperboloïde à deux nappes

$$\frac{x^2}{a^2}+\frac{y^2}{b^2}-\frac{z^2}{c^2}=-1,$$

dont l'axe non transverse est l'axe des z. On trouverait des résultats analogues si l'on rapportait le lieu à l'un quelconque de ses systèmes de diamètres conjugués. Par conséquent, les conjuguées de l'*ellipsoïde* imaginaire sont tous les hyperboloïdes à deux nappes qui ont avec l'*ellipsoïde* réel de mêmes axes un système de diamètres conjugués commun.

— *Volume de l'ellipsoïde.* Le volume de l'*ellipsoïde*

$$\frac{x^2}{a^2}+\frac{y^2}{b^2}+\frac{z^2}{c^2}=1$$

est fourni par l'intégrale

$$\int\int dx\,dy\sqrt{1-\frac{x^2}{a^2}-\frac{y^2}{b^2}},$$

qui n'a qu'une seule période et se ramène par conséquent aux fonctions circulaires.

Si l'on veut avoir le volume entier de l'*ellipsoïde*, on peut simplifier l'intégration en considérant comme élément de l'intégrale à trouver le produit de l'aire d'une section faite par un plan perpendiculaire aux z par la différentielle de z. Cette intégrale est alors

$$ab\int_{-c}^{+c}dz\left(1-\frac{z^2}{c^2}\right),$$

dont la valeur est

$$2\pi abc-\frac{2}{3}\pi abc=\frac{4}{3}\pi abc.$$

— *Surface de l'ellipsoïde.* L'aire de l'*ellipsoïde* est donnée par l'intégrale

$$\int\int dx\,dy\,\frac{\sqrt{\frac{x^2}{a^4}+\frac{y^2}{b^4}+\frac{z^2}{c^4}}}{\frac{z}{c^2}}$$

ou

$$\int\int dx\,dy\,\frac{\sqrt{\frac{x^2}{a^2}\left(\frac{1}{a^2}-\frac{1}{c^2}\right)+\frac{y^2}{b^2}\left(\frac{1}{b^2}-\frac{1}{c^2}\right)+\frac{1}{c^2}}}{\frac{1}{c}\sqrt{1-\frac{x^2}{a^2}-\frac{y^2}{b^2}}}.$$

Cette intégrale a deux périodes et se ramène par conséquent aux fonctions elliptiques. Ces deux périodes sont les valeurs que prend l'intégrale lorsqu'on donne à x et à y, soit les valeurs des coordonnées des points de l'intérieur de l'ellipse

$$\frac{x^2}{a^2}+\frac{y^2}{b^2}=1,$$

soit les valeurs des coordonnées des points compris entre les deux ellipses

$$\frac{x^2}{a^2}+\frac{y^2}{b^2}-1=0$$

et

$$\frac{x^2}{a^2}\left(\frac{1}{c^2}-\frac{1}{a^2}\right)+\frac{y^2}{b^2}\left(\frac{1}{c^2}-\frac{1}{b^2}\right)=\frac{1}{c^2}.$$

La première est réelle et a pour valeur l'aire totale de l'*ellipsoïde*; la seconde est imaginaire sans partie réelle. Elle n'a pas encore reçu d'interprétation.

ELLIPSOLITE s. f. (èl-li-pso-li-te — d'*ellipse*, et du gr. *lithos*, pierre). Moll. Genre non adopté de mollusques céphalopodes, formé aux dépens des ammonites, et comprenant une seule espèce, dont les spires sont elliptiques au lieu d'être circulaires.

ELLIPSOLOGIE s. f. (èl-li-pso-lo-jî — du gr. *elleipsis*, ellipse; *logos*, discours). Géom. Traité sur le tracé des ellipses.

ELLIPSOSPERME adj. (èl-li-pso-spèr-me — du gr. *elleipsis*, ellipse; *sperma*, graine). Bot. Dont les graines sont elliptiques.

ELLIPSOSTOME adj. (èl-li-pso-sto-me — du gr. *elleipsis*, ellipse; *stoma*, bouche). Moll. Se dit des mollusques qui ont la bouche, c'est-à-dire l'ouverture de la coquille, elliptique.

— s. m. pl. Famille non adoptée de mollusques ayant l'ouverture de la coquille elliptique.

ELLIPTICITÉ s. f. (èl-li-pti-si-té — rad. *elliptique*). Géom. Caractère de la forme elliptique : *L'*ELLIPTICITÉ *de l'orbe solaire.* (Arago.)

— Gramm. Qualité d'une phrase ou d'une tournure elliptique.

ELLIPTIQUE adj. (èl-li-pti-ke — rad. *ellipse*). Géom. Qui appartient à l'ellipse; qui a la forme d'une ellipse : *Courbe* ELLIPTIQUE. *Arc* ELLIPTIQUE. *Les fleurs à réverbères* ELLIPTIQUES *sont celles qui représentent des formes de coupes ovales, plus étroites du haut que du milieu.* (B. de St-P.) ‖ *Compas elliptique*, Compas dont on se sert pour décrire des ellipses.

— Gramm. Renfermant une ellipse : *Phrase* ELLIPTIQUE. *Tour* ELLIPTIQUE. *Mot employé d'une manière* ELLIPTIQUE.

— Encycl. *Fonctions elliptiques.* La différentielle d'un arc de courbe rapportée à des axes rectangulaires est

$$ds=dx\sqrt{1+\left(\frac{dy}{dx}\right)^2}.$$

S'il s'agit d'une ellipse représentée par l'équation

$$a^2y^2+b^2x^2=a^2b^2,$$

la dérivée de y, par rapport à x, est

$$\frac{dy}{dx}=-\frac{b^2x}{a^2y}=-\frac{b^2x}{ab\sqrt{a^2-x^2}}=\frac{b}{a}\frac{x}{\sqrt{a^2x^2}};$$

par conséquent la différentielle de l'arc est

$$ds=dx\sqrt{1+\frac{b^2x^2}{a^4-a^2x^2}}$$
$$=dx\sqrt{\frac{a^4-(a^2-b^2)x^2}{a^2(a^2-x^2)}}$$
$$=dx\sqrt{\frac{a^4-c^2x^2}{a^2(a^2-x^2)}}$$
$$=dx\sqrt{\frac{a^2-e^2x^2}{a^2-x^2}},$$

e désignant l'excentricité $\frac{c}{a}$ de l'ellipse.

Un arc d'ellipse est donc représenté par l'intégrale

$$\int_{x_0}^{x}dx\sqrt{\frac{a^2-e^2x^2}{a^2-x^2}}.$$

L'arc d'hyperbole est représenté par une formule analogue.

On a, dans le principe, cherché à exprimer les intégrales du genre de la précédente au moyen des signes des opérations connues; mais on n'a pas tardé à reconnaître qu'elles étaient irréductibles, non-seulement aux fonctions algébriques, mais encore aux fonctions transcendantes précédemment connues, c'est-à-dire aux fonctions circulaires et logarithmiques. En effet, les intégrales relatives au cercle n'ont qu'une période, tandis que les intégrales *elliptiques* en ont deux (v. PÉRIODES).

Les intégrales *elliptiques* formaient donc une nouvelle classe de fonctions; et l'on devait se proposer tout d'abord de les réduire au plus petit nombre possible, pour n'avoir plus à former que les tables des valeurs de celles auxquelles on aurait réduit toutes les autres.

Les intégrales *elliptiques* sont celles qui portent sur une fonction algébrique contenant un radical carré sous lequel se trouve placé un polynôme du quatrième degré au plus, ou deux radicaux carrés portant sur des polynômes du second degré, premiers entre eux.

Legendre a ramené toutes ces intégrales à trois :

$$\int\frac{dx}{\sqrt{(1-x^2)(1-k^2x^2)}},$$
$$\int\frac{x^2dx}{\sqrt{(1-x^2)(1-k^2x^2)}}$$

et

$$\int\frac{dx}{(1-ax^2)\sqrt{(1-x^2)(1-k^2x^2)}}.$$

Les fonctions qu'on nomme aujourd'hui *elliptiques* sont les inverses des précédentes : par exemple, si l'on fait

$$s=\int_0^x\frac{dx}{\sqrt{(1-x^2)(1-k^2x^2)}},$$

x sera une fonction de s,

$$x=\lambda(s,k);$$

c'est la première fonction *elliptique*. La seconde en est formée; c'est

$$\mu(s)=\sqrt{1-\lambda^2(s)};$$

la troisième est

$$\nu(s)=\sqrt{1-k^2\lambda^2(s)};$$

enfin on considère encore la fonction

$$\pi(s)=\frac{\lambda(s)}{\mu(s)}.$$

Les quatre fonctions λ, μ, ν, π ont été ramenées par Jacobi à quatre autres qui sont exprimées par des produits de facteurs en nombre infini, très-convergents, et par conséquent très-commodes à employer pour le calcul numérique.

La propriété des fonctions *elliptiques*, qui a attiré d'abord sur elles l'attention, longtemps avant qu'on connût leur double périodicité, consiste en ce que ces fonctions, portant sur une somme de deux variables, s'expriment au moyen des fonctions de chacune des variables. Ainsi,

$$\lambda(s+t)=\frac{\lambda(s)\lambda'(t)+\lambda(t)\lambda'(s)}{1-k^2\lambda^2(s)\lambda^2(t)},$$

λ' désignant la dérivée de λ (v. PÉRIODIQUE).

ELLIPTIQUEMENT adv. (èl-li-pti-ke-man — rad. *elliptique*). Par ellipse, en faisant une ellipse : *Parler, s'exprimer* ELLIPTIQUEMENT.

— Géom. En forme d'ellipse : *Figure tracée* ELLIPTIQUEMENT *autour d'une autre.*

ELLIS (Antoine), théologien et prélat anglais, né en 1693, mort en 1761. Ses études de droit terminées, il entra dans les ordres, devint recteur de Saint-Martin, prébendier de la cathédrale de Glocester, et évêque de Saint-David (1752). Ses principaux ouvrages sont : *Remarques sur un essai relatif aux miracles par Hume* (1752); *Traité sur la liberté spirituelle et temporelle des protestants en Angleterre* (1763, in-4°); *Traité sur la liberté spirituelle et temporelle des sujets anglais* (1765), ouvrage posthume.

ELLIS (William), agronome anglais, né vers la fin du XVIIe siècle, mort vers 1760. Pendant cinquante ans il dirigea une ferme dans le comté d'Hertford. Ellis avait en agriculture des connaissances remarquables, qu'il mit en pratique avec le plus grand succès; mais il ne fut jamais qu'un écrivain fort médiocre. En outre il a consigné dans ses livres tout ce qu'il savait et tout ce qu'il croyait sans ordre et sans discernement : excellentes recettes, conseils fort sages, superstitions ridicules, contes de sorciers, etc. On lui doit : *Traité sur l'amélioration des bois de charpente; le Parfait planteur et faiseur de cidre; Chacun son propre maréchal.* On a publié, sous le titre d'*Agriculture abrégée et méthodique* (1772, 2 vol. in-8°), un abrégé de ces trois ouvrages.

ELLIS (John), naturaliste anglais, mort à Londres en 1776. Tout en s'occupant de négoce il s'adonna à l'étude de l'histoire naturelle. Il se fit remarquer par de curieuses recherches sur la nature des zoophytes et surtout sur les corallines. Ses observations le conduisirent au même résultat que Peyssonel, et il démontra péremptoirement que les coraux ne sont pas autre chose que des habitations de polypes, fait qui fut désormais acquis à l'histoire naturelle. Il s'occupa aussi avec succès des moyens de conserver aux graines leur puissance germinative, et de les rendre ainsi transportables à de grandes distances. Linné a donné son nom à une famille de borraginées (*ellisia*). On a de ce naturaliste un *Essai sur l'histoire naturelle des corallines* (Londres, 1754), traduit en français par Allamand en 1756; une *Histoire naturelle de plusieurs zoophytes rares et curieux* (Londres, 1786), et divers autres ouvrages estimés de son temps : *De Dionœa muscipula* (Londres, 1760); *Moyens pour transporter des graines et des plantes à de grandes distances en leur conservant leur puissance germinative* (Londres, 1770); *Notice historique sur le café* (Londres, 1774).

ELLIS (John), poëte anglais, né en 1698 mort en 1791. Il possédait des talents fort divers et des qualités très-variées, car il exerçait les fonctions de courtier de change et cultivait en même temps la poésie. Ellis, qui montrait habituellement une grande douceur de caractère, fit preuve, à l'occasion, d'une vigueur fort remarquable et d'une fière indépendance, même en matière religieuse; témoin la sanglante satire qu'il écrivit un jour contre les Black-Friars, au sujet d'une pauvre femme qu'ils avaient brutalement repoussée de la cène, et qui en était devenue folle.

Ellis recevait à sa table une société de gens de lettres distingués, au nombre desquels se trouvait Johnson; mais il a peu écrit lui-même. On lui doit : une traduction des *Epîtres* et une autre des *Métamorphoses* d'Ovide; une traduction du *Templum libertatis*, du docteur King (1742); un conte imité du français : la *Surprise* ou le *Gentilhomme devenu apothicaire* (1739); une parodie du chant ajouté à l'*Enéide* par Maffei (1758); le *Rêve de la mer du Sud*, en vers hudibrastiques (1720).

ELLIS (Henri), marin et voyageur anglais, parent du précédent, né en 1721, mort en 1806. Sur la promesse d'une récompense de 20,000 livres sterling faite par le Parlement à celui qui découvrirait un passage par la baie d'Hudson, on arma une expédition dont Ellis fit partie. Le 19 août 1746, Ellis découvrit de larges ouvertures dans la côte, à l'ouest de l'île de Marbre; mais on ne put songer à s'y engager à cause de la saison, et il fallut hiverner dans les environs du fort Nelson. Au mois de juin suivant, les deux navires de l'expédition, le *Dobbs* et la *California*, reprirent la mer après un hiver des plus rigoureux. Ellis découvrit bientôt le cap Fry (1747); mais l'ouverture que l'on cherchait ne fut pas trouvée, et l'expédition reprit la route d'Angleterre, malgré les instances d'Ellis qui voulait pousser son exploration jusqu'à la baie Repulse. Néanmoins, en récompense de ses services, cet intelligent marin fut nommé gouverneur de la Nouvelle-York, puis de la Nouvelle-Géorgie; mais sa santé le força de revenir en Europe. Il habita le midi de la France, l'Italie, et se fixa à Naples en 1805. La Société royale l'avait admis au nombre de ses membres. On lui doit une intéressante relation de son expédition, dans laquelle on trouve de curieuses observations sur le froid et ses effets, sur les phénomènes du flux et du reflux dans le Wager, etc. Bien qu'il eût échoué dans sa tentative pour découvrir un passage au nord-ouest, il n'en resta pas moins convaincu que ce passage devait exister et il chercha, mais sans succès, à obtenir d'une compagnie des fonds pour arriver à cette découverte. La relation d'Ellis a pour titre : *A voyage to Hudson's bay, on* The Dobbs *galley and* California *in* 1746-1747, *for discovering a north-west passage* (London, 1748). Il la compléta par un autre ouvrage intitulé : *Considerations on the north-western passage and a clear account of the most practicable method of attempting that discovery* (Londres, 1750, in-4°). Sellius a donné la traduction française de ces deux ouvrages sous le titre de *Voyage à la baie d'Hudson fait par la galiote* le Dobbs *et* la Californie *en* 1746-1747 (Paris, 1749, 2 vol. in-12, avec fig.).

ELLIS (William), chirurgien et voyageur anglais, mort à Ostende en 1785. Il était associé de l'université de Cambridge, lorsqu'il demanda à faire partie de l'expédition du capitaine Cook (1776). Il revint en Angleterre en 1780, fut engagé, en 1785, dans une autre expédition préparée par l'empereur Joseph II, et se tua à Ostende, port d'armement de l'expédition, en tombant des huniers d'un navire. Il avait écrit le *Récit authentique d'un voyage fait par le capitaine Cook et le capitaine Clerke durant les années* 1776, 1777, 1778, 1779, 1780 (Londres, 2 vol. in-8°, avec une carte et des figures). Cette relation est à la fois claire, rapide et intéressante.

ELLIS (George), auteur anglais, né en 1745, mort en 1815. Il débuta dans la carrière littéraire comme journaliste et se fit bientôt connaître par les satires politiques qu'il fournit à la *Rolliade*, ainsi que par ses *Probationary odes*, dans lesquelles il attaqua vivement le ministère Pitt. Mais Ellis, qui avait plus d'esprit que de caractère, s'attacha plus tard aux hommes d'Etat qu'il avait d'abord attaqués, quitta le parti des whigs et des libéraux pour le parti tory, accompagna en 1797 lord Malmesbury en France, fut présenté à son retour à Pitt, et entra à partir de cette époque dans la rédaction de l'*Anti-Jacobin*. Ellis était, d'après Walter Scott, le plus aimable causeur de son temps. Très-érudit et très-versé dans la connaissance de l'ancienne littérature de son pays, sans déserter la presse périodique, il publia : *Spécimens de l'ancienne poésie anglaise* (1780), dont deux nouvelles éditions ont paru en 1801 et en 1811, puis un ouvrage de même nature : *Spécimens des anciens romans anglais* (1805, 3 vol. in-8°), qui a été réédité dans la *Bibliothèque des antiques* de Bohn (Londres, 1848).

ELLIS (Henri), antiquaire anglais, né à Londres en 1777, mort en 1869. Il étudia à l'université d'Oxford, et devint ensuite bibliothécaire adjoint, puis bibliothécaire en chef du *British Museum.* Il a occupé ce dernier emploi jusqu'en 1857. Outre un grand nombre de *Mémoires*, qu'il a écrits différents pour recueils archéologiques, on lui doit des *Lettres explicatives sur l'histoire d'Angleterre*, publiées en deux séries (1824 et 1827), des *Recherches sur les marbres d'Elgin et de Towley* (4 vol.), et une édition, revue et augmentée, des *Observations sur les antiquités de Popula* (1813, 2 vol. in-4°).

ELLIS (William), missionnaire et auteur anglais, né vers la fin du XVIIIe siècle. Il s'engagea, en 1815, dans la Société des missions de Londres, sous les auspices de laquelle, en janvier 1816, il partit avec sa femme pour la Polynésie. Il consacra environ huit années à prêcher l'Evangile aux indigènes des îles des mers du Sud, et, dans l'une de ces îles (Tahiti), il établit une presse à imprimer, la première qui ait été établie dans l'archipel de la Polynésie. Il revint en Angleterre en 1824, et publia successivement : *Relation d'une excursion à Owhyhee* (Londres, 1826, in-8°); *Recherches sur la Polynésie* (Londres, 1829, 2 vol. in-8°); *Histoire de Madagascar, rédigée d'après les renseignements fournis par les missionnaires et les papiers d'Etat* (Londres, 1829, 2 vol. in-8°); *Histoire de la Société des missions de Londres* (Londres, 1844, in-8°); *Leçons villageoises sur le paupérisme* (Londres, 1851, in-8°). Devenu veuf, il épousa en 1837 miss Sarah Stickney, écrivain distingué. Chargé, en 1853, d'une mission à Madagascar, il fit dans cette île trois voyages successifs, et publia le résultat de ses études sous le titre de : *Trois visites à Madagascar pendant les années* 1853 *à* 1856, *avec notices sur les habitants, l'histoire naturelle*, etc. (Londres, 1859).

ELLIS (Sarah STICKNEY, mistress), femme de lettres anglaise, épouse du précédent, née vers 1800. Elle appartient à la secte des quakers; sa première production littéraire fut un poëme didactique, intitulé la *Poésie de la vie*, puis elle collabora à une collection de petits livres pour la jeunesse. En 1837, elle épousa le missionnaire William Ellis, et à partir de ce moment elle s'est principalement occupée dans ses écrits de l'éducation morale et intellectuelle de son sexe. C'est dans la catégorie des ouvrages de ce genre qu'il faut ranger : la *Maison* ou le *Règlement de fer;* la série, très-populaire chez nos voisins, des *Femmes d'Angleterre* (1838), des *Filles d'Angleterre* (1842), des *Epouses d'Angleterre* (1843), et des *Mères d'Angleterre* (1843). Mentionnons aussi ses romans, qui ont eu beaucoup de succès, surtout en Amérique, à cause de leur caractère pratique : les *Fils de la glèbe* (1840); les *Secrets de famille* (1841, 3 vol.); *Tableaux d'intérieur* (1844); *Regarder vers le but* (1845, 2 vol.); *Prévenir vaut mieux que guérir; Caractère et tempérament; Distinctions sociales;* la *Famille Bennett en voyage, Rawdenhouse;* les *Cours et les foyers* (1848-1849, 3 vol.), etc. Depuis 1859, Mme Ellis s'occupe de la publication d'un travail considérable, intitulé les *Mères des grands hommes.* Les ouvrages de Mme Ellis, au nombre de trente environ, ont exercé une influence bienfaisante sur la vie de famille dans la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis.

ELLIS (Guillaume), économiste anglais, né à Londres en 1800. Il embrassa la carrière commerciale et devint, en 1836, directeur d'une compagnie d'assurances maritimes, emploi qu'il

a occupé jusqu'à ces dernières années. Il se livra en même temps avec ardeur à l'étude des sciences sociales et entreprit de les vulgariser parmi les masses. Pour arriver à ce but, il commença à faire lui-même aux élèves les plus âgés d'une école de Londres des leçons, dans lesquelles il mit à leur portée les principes généraux de l'économie sociale. Il sut donner beaucoup d'attrait à ces matières, peu intéressantes et un peu abstraites pour de jeunes intelligences, et fit en même temps des cours publics pour répandre ses méthodes parmi les instituteurs. Il a écrit également un grand nombre d'ouvrages pour en faciliter l'application; les principaux sont les suivants : *Principes d'économie sociale; Introduction à l'étude des sciences sociales; Eléments de l'histoire et de la formation de l'intelligence; Questions et réponses suggérées par l'examen de quelques-unes des dispositions de la vie sociale; Leçons progressives de science sociale; Phénomènes de la vie industrielle*, etc.

ELLISIE s. f. (èl-li-zî — de *Ellis*, navigateur anglais). Bot. Genre de plantes de la famille des hydrophyllées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Amérique boréale. ‖ Syn. des genres DURANTE et DASYE.

ELLISEN (Adolphe), poëte, écrivain et homme politique allemand, né à Gartow, près de Lunebourg, le 14 mars 1815. Lorsqu'il eut complété son éducation à l'université de Gœttingue, où il commença l'étude de la médecine, et suivi les cours de plusieurs universités allemandes, il visita Paris en 1836, puis voyagea de 1837 à 1838 en Suisse, en Italie, en Grèce. A son retour, il revint habiter Gœttingue, où il fut nommé conservateur adjoint de la bibliothèque, en 1847. Deux ans après, il était nommé député du Hanovre à la diète. Attaché par goût au parti libéral, il en défendit les principes à la Chambre et dans les colonnes du *Gœttinger Bürgerblatt.* Il a depuis toujours été réélu député à la chambre de Hanovre, qui l'a choisi plusieurs fois pour vice-président, et, en 1855, il a reçu le titre de citoyen de Gœttingue. M. Ellisen a publié un certain nombre d'ouvrages. Nous mentionnerons un recueil de poésies en grec moderne et en chinois, les *Fleurs de thé et d'asphodèle* (Gœttingue, 1840); une traduction de l'*Esprit des lois* de Montesquieu (Leipzig, 1843-1844), accompagnée d'un commentaire estimé; les *Œuvres choisies de Voltaire*, précédées d'une étude sur *Voltaire poëte politique*, qui a été aussi publiée à part (1844-1846, 12 vol.); un *Essai de poésie polyglotte européenne* (Leipzig, 1846); un poëme, l'*Ancien chevalier*, récit des croisades (Leipzig, 1846); une *Biographie de Michel Akominatos, archevêque d'Athènes* (1846), et un ouvrage historique, modestement intitulé : *Documents pour une histoire d'Athènes depuis la perte de son indépendance* (Gœttingue, 1848). Enfin, M. Ellisen a publié dans divers écrits périodiques des dissertations et des poésies qui n'ont point encore été réunies en volume.

ELLISTON (Robert-William), acteur anglais, né à Bloombury en 1774, mort à Londres en 1831. Il était fils d'un horloger, et fut mis au collége par son oncle, qui le destinait à l'Eglise. Elliston se sentait d'autres goûts. A l'âge de dix-sept ans, il débuta sur le théâtre de Bath, joua ensuite à York et y fut mis à de si rudes épreuves que, renonçant *pour toujours* au théâtre, il revint dans la boutique de son père. Il tint en effet sa résolution... pendant quelques mois et courut ensuite à Bath, où il se maria avec une maîtresse de ballet qui lui donna une dizaine d'enfants, fécondité assez rare dans cette profession.

En 1726, il parut à Londres sur la scène de Hay-Market, dans le rôle d'Octavin des *Montagnards*, et y produisit une très-grande sensation. Il passa ensuite au théâtre de Drury-Lane, dont il devint le directeur; il dirigea le théâtre Surrey, revint à Drury-Lane, etc., et finit par faire une bonne faillite, qui le ruina sans le corriger de sa manie d'administrer. Après avoir perdu sa fortune dans ces entreprises ridicules, pour lesquelles il se croyait né plus encore que pour la scène; après avoir perdu sa fortune, disons-nous, il y perdit la santé, et finit par y perdre la vie : il mourut d'un coup de sang.

Les journaux de l'époque ont représenté Elliston comme l'acteur le plus parfait qui eût paru jusque-là dans le Royaume-Uni, et il est de fait que, si quelques-uns l'ont surpassé dans quelque genre, jamais plus de talents divers ne se trouvèrent combinés dans le jeu d'un même artiste : tragédie, drame, comédie, pantomime, il brillait en tout; mais où il excellait, quelle que fût la nuance imposée par le genre de la pièce, c'était dans la distinction suprême du geste, dans la pureté de la diction, dans le sentiment parfait et la juste mesure du regard, de l'intonation et du jeu tout entier. Comme Elliston s'était permis d'*arranger* Shakspeare, il crut devoir justifier son audace dans une brochure d'ailleurs pleine d'esprit. Il a écrit aussi l'*Outlaw vénitien*, drame en trois actes, imité d'une pièce française, et ses *Mémoires* (Londres, 1844-1845, 2 vol. in-8°).

ELLITSCHPOUR, ville forte de l'Indoustan anglais, présidence de Calcutta, dans l'ancien Etat du Nizam, à 156 kilom. O. de Naypour; 40,000 hab. Résidence d'un gouverneur, cette ville possède, indépendamment d'une forteresse peu importante, un beau palais, plusieurs bazars remarquables; elle fait un commerce assez considérable. Quoique bien déchue de son antique splendeur, elle est toujours en grande vénération parmi les Indous, parce qu'elle renferme les tombeaux de quelques-uns de leurs saints les plus vénérés.

ELLMENREICH (Jean-Baptiste), chanteur allemand, né à Neubrisach en 1770, mort après 1850. Possesseur d'une voix de basse très-étendue, il débuta, en 1792, sur la scène de Dusseldorf, passa l'année suivante à Francfort-sur-le-Mein, et se fit entendre successivement à Berlin, à Brême et à Altona. En 1802, il partit pour Saint-Pétersbourg en qualité de régisseur d'un des théâtres de cette ville, revint à Vienne en 1805, et, en 1807, devint chanteur de la chambre royale à Munich. On a de lui quelques morceaux de chant, entre autres : l'*Amour mathématicien; Belle fille, qui est-ce qui t'attriste?* la *Vie est un coup de dé*, ariette; *Amusements des soirées*, trios.

ELLMENREICH (Frédérique BRANDEL), cantatrice allemande, femme du précédent, née en 1775, morte en 1845. Elle épousa Ellmenreich à Hanau en 1792, mais se sépara de lui au bout de deux ans, et débuta avec beaucoup de succès sur le théâtre de Prague. Elle fut ensuite engagée au Théâtre-sur-la-Wien, dans la capitale de l'Autriche et fit, à partir de 1796, des voyages artistiques en Italie et en Allemagne, où sa voix de contralto excita la plus vive admiration. A Paris, elle se trouva en relations avec Napoléon, Talleyrand, Talma, etc., se rendit, en 1805, à Strasbourg et à Augsbourg, et revint ensuite à Vienne, qu'elle quitta, en 1811, pour aller prendre au théâtre de Carlsruhe les rôles de caractère. Elle y chanta aussi les parties de premier ténor, parut successivement sur les scènes de Hambourg (1817), de Manheim (1820), de Francfort-sur-le-Mein (1821). Elle quitta le théâtre en 1836. Elle a publié des *Œuvres dramatiques* (Mayence, 1845).

ELLOBE s. m. (èl-lo-be — du gr. *ellobos*, renfermé dans une gousse). Bot. Genre de plantes de la famille des personnées, tribu des gratiolées, dont l'unique espèce croît à Java.

ELLOBIE s. m. (èl-lo-bî — du gr. *ellobion*, pendant d'oreille). Mamm. Genre non adopté de mammifères, comprenant les botyergues, les spalax et autres analogues.

ELLOBOCARPE s. m. (èl-lo-bo-kar-pe — du gr. *ellobos*, renfermé dans une gousse; *karpos*, fruit). Bot. Syn. de CÉRATOPTÉRIS.

ELLON, bourg d'Ecosse, comté et à 22 kilom. N. d'Aberdeen, sur la petite rivière d'Ytham; 3,200 hab. Beau pont.

ELLOPIE s. f. (èl-lo-pî — de *Ellopia*, ancien nom de ville). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des phalènes, et mieux appelé MÉTROCAMPE.

ELLORA ou **ELORA**, ville de l'Indoustan anglais, dans la province des Circars, par 16° 43′ de lat. N. et 81° 15′ de long. E.; 6,500 hab. C'est le chef-lieu d'un collectorat qui dépend du district de Masulipatan.

Les *grottes* d'Ellora sont bien certainement les plus remarquables et les plus imposants des temples souterrains que nous a légués l'antiquité indienne. Ces monuments ont été creusés dans une ceinture de montagnes de granit rouge qui s'étend en forme de fer à cheval sur un espace de plus d'une heure de marche. La face concave est tournée vers le village de Rosah. Les galeries souterraines n'ont pas moins de deux lieues d'étendue, et en certains endroits elles ont plusieurs étages communiquant entre eux. L'imagination recule épouvantée à la pensée des sommes et du temps qu'ont dû coûter ces excavations gigantesques et les sculptures de toute espèce qui les décorent à profusion. La rare perfection de certaines parties et l'exécution presque grossière de certaines autres montrent d'ailleurs clairement que ces ouvrages merveilleux ont été produits par des milliers d'artistes et d'ouvriers qui travaillèrent successivement pendant plusieurs siècles. Quant à l'origine des temples d'Ellora, elle est à peu près inconnue. Sir Charles Malet, le savant voyageur, rapporte deux traditions bien différentes au sujet du roi à qui on reporte la création de ces merveilleux monuments. Les musulmans les attribuent au rajah El, qui vivait il y a plus de neuf cents ans. Les Indiens les font remonter jusqu'à Elon, qui aurait régné il y a plus de sept mille neuf cents ans. Enfin, les Ponânas parlent d'un roi Ela, autrement appelé Pourourovas, qui date du commencement de la monarchie indienne. Ce que l'on peut affirmer, sans crainte de s'avancer trop, c'est que les sculptures gravées sur ces monuments leur assignent une date beaucoup moins ancienne; une antiquité de deux mille ans, selon M. Gailhabaud, serait tout ce que l'on doit accorder à ces immenses travaux.

Parmi les monuments désignés sous le nom générique de monuments d'Ellora, celui qui passe avec raison pour le plus parfait est le *Kelaça* ou *Kailasa.* C'est une construction extrêmement compliquée, couvrant un espace de 123 mètres de longueur sur 60 mètres de largeur. Ce qui en fait un monument exceptionnel, unique dans le monde, c'est qu'il n'a pas été exécuté, par exemple, comme les autres monuments qui l'environnent, c'est-à-dire creusé souterrainement : il est taillé dans le roc vif et complétement détaché de la montagne; et, quoique toutes les parties ne forment qu'un seul et même bloc, quoiqu'il se compose en entier d'un seul rocher dans lequel il a été creusé, il a néanmoins toute l'apparence d'un édifice construit pierre à pierre. Lorsqu'on a franchi à l'ouest la porte de granit du temple d'Ellora, on pénètre, à travers un portique, dans une espèce de cour de 76 mètres environ de longueur, sur 42 mètres de largeur, et dont les parois ont 30 mètres d'élévation. Cette cour, entièrement taillée dans le roc, ressemble plutôt à une carrière de pierres, entourée et couronnée de tous côtés par des sommets de montagne, qu'à un ouvrage produit par la main et l'art de l'homme. En sortant des portiques, on arrive par un pont à un pavillon carré, dans lequel est la chapelle de Nandi, le compagnon de Siva. Ensuite on traverse un second pont, et on arrive au temple principal, le plus grand temple monolithe connu; il est supporté par d'énormes pilastres carrés, disposés sur quatre rangs. Ceux qui sont placés dans les angles et au pourtour, au nombre de vingt, sont soutenus par des éléphants qui semblent porter cette masse énorme. Le grand temple est flanqué de porches, de terrasses, de bassins et de chapelles, et la cour qui l'environne de tous côtés est décorée d'obélisques et de gigantesques éléphants. Enfin les parois des murs sont couvertes de milliers de statues et de bas-reliefs sculptés. « Pour élever le Panthéon, dit le capitaine Seely dans son *Voyage à Ellora*, le Parthénon d'Athènes, Saint-Pierre de Rome, Saint-Paul de Londres ou l'abbaye de Fonthill, il en coûte de la science et du travail : nous concevons comment cela fut exécuté, poursuivi et achevé; mais ce qu'on ne peut s'imaginer, c'est qu'une réunion d'hommes, aussi nombreux et aussi infatigables qu'on voudra se les figurer et munis de tous les moyens nécessaires à la réalisation de leur conception, s'attaque à un rocher naturel, haut de 100 pieds dans quelques parties, le creuse, l'évide lentement avec le ciseau et produise un temple tel que celui-là, avec ses galeries, véritable Panthéon, accompagné de sa vaste cour, de son nombre infini de sculptures et d'ornements. Non, cette œuvre est inimaginable, et l'esprit se perd dans la surprise et l'admiration. »

Arrivons maintenant aux temples complétement souterrains, creusés dans la montagne qui sert d'enceinte au Kelaças. Une des plus intéressantes de ces excavations, non pas précisément pour la grandeur des proportions, mais par l'élégance des formes, c'est le temple ou la maison de Visouacarmâ. — Visouacarmâ, ou Visvakarmâ, est la personnification de Brahma considéré comme architecte primitif. — Ce temple, creusé dans le roc, a une quarantaine de mètres, en y comprenant l'entrée; il se compose d'une longue galerie à plafond circulaire, séparée dans toute sa longueur en trois nefs principales par deux rangées de piliers octogones, qui mesurent 2m,81 de circonférence. L'image du dieu est une statue qui réunit les symboles de la création et de la formation. Le dieu est assis dans une niche sur un siége; à ses pieds sont deux lions, images de la puisance et de la force; à ses côtés, deux serviteurs, l'un avec la fleur de lotus et un bâton ou mesure perpendiculaire représentant le sceptre et le pouvoir, l'autre plaçant un niveau en forme de triangle sur une espèce de colonne. Au-dessus de Visouacarmâ on voit un œil, symbole de la pénétration et de la sagesse ordonnatrice. Au-dessus de cet œil est placé un fil à plomb qui descend sur une ligne horizontale, formant ainsi deux angles droits, symbole de la création régulière. On peut assigner la construction de ce temple aux siècles voisins du commencement de notre ère. Une autre excavation également fort intéressante, c'est le temple de Para-Lauka, qui a son entrée au deuxième étage d'une galerie souterraine. Un escalier de vingt-sept marches y donne accès. La nature parfaitement sèche de la roche, qui ne donne passage à aucune infiltration et ne contient pas trace d'humidité, a conservé de très-belles peintures représentant des sujets de la mythologie indienne. D'énormes piliers sculptés dans toute leur hauteur supportent le plafond, qui brillerait encore à nos yeux de toute la splendeur première de ses riches décorations, si la main de l'homme ne s'était appliquée à les détruire. Les soldats musulmans de l'empereur mongol Aureng-Zeb, se nommant eux-mêmes les vrais croyants, ont voulu détruire ces antiquités vénérables, qu'ils atribuaient à la superstition des anciens brahmes. Heureusement, la paresse de ces dévastateurs a sauvé ces remarquables vestiges d'une antiquité si intéressante aujourd'hui pour les savants. Les Indous n'ont pas manqué de dire que Siva avait daigné intervenir pour sauver son temple. Toutefois l'intervention du dieu n'a pas été jusqu'à prévenir l'effet de la fumée, car les troupes d'Aureng-Zeb ont fait très-irrévérencieusement la cuisine au nez des idoles; la fumée a noirci le plafond et gâté presque toutes les peintures; le peu qui en reste suffit pour faire vivement regretter ce qui a péri.

En sortant de la grotte de Para-Lauka, on se trouve sous un péristyle d'où le regard embrasse l'ensemble de toute la partie extérieure du monument d'Ellora. Nous sommes contraint de nous arrêter ici. Si nous voulions décrire en détail tous ceux de ces monuments qui pourraient intéresser le lecteur, ce ne serait pas un article, mais des volumes entiers qu'il nous faudrait écrire.

ELLOTIES s. f. pl. (èl-lo-tî). Antiq. gr. Autre orthographe du mot HELLOTIES.

ELLRICH, v. de Prusse, prov. de Saxe, régence d'Erfurt, cercle et à 13 kilom. N.-O. de Nordhausen, sur la Zorge; 3,000 hab. On voit aux environs une curieuse grotte d'albâtre, dite la *Kelle*, haute de 96 mètres, large de 85 et renfermant un bassin de 17 mètres de profondeur.

ELLRODT (Germain-Auguste), érudit allemand, né à Bayreuth en 1709, mort en 1760. Après avoir professé l'éloquence et la poésie à Bayreuth et à Erlangen, il remplit les fonctions de surintendant général dans sa ville natale (1748). Il a laissé un très-grand nombre d'opuscules dont nous citerons les principaux : *De cadente latinitate orthodoxia noxia* (Bayreuth, 1724, in-4°); *De memorabilibus bibliothecæ Heilbronnensis* (Bayreuth, 1740, in-4°), etc.

ELLSWORTH (Olivier), homme d'Etat américain, né à Windsor (Etat du Connecticut) en 1745, mort en 1807. Il était le fils d'un fermier. Pendant son enfance, il aida son père dans ses travaux agricoles, consacrant tous ses loisirs à l'étude, pour laquelle il témoigna un goût précoce. A l'âge de dix-sept ans, il entra au collége de Yale, puis termina ses études à celui de Princeton, embrassa la carrière du barreau, et fut reçu avocat dans le comté d'Hartford (Connecticut), en 1771. Possédé d'un ardent amour pour l'indépendance de son pays, il servit dans l'armée révolutionnaire, fut élu membre de la première assemblée générale du Connecticut et délégué au congrès des Etats-Unis. Il fut ensuite nommé membre du conseil et juge de la cour suprême de son Etat natal, participa au vote de la constitution fédérale, reçut un siége au Sénat pendant le premier congrès, et le garda durant tout le cours de l'administration de Washington. Il succéda à M. Jay comme juge suprême (chief-justice) des Etats-Unis, et fut l'un des commissaires envoyés en France, par le gouvernement fédéral, en 1799, en vue de concilier les différends qui menaçaient de se résoudre en une rupture entre la France et les Etats-Unis. Après l'accomplissement de cette honorable et délicate mission, il revint dans son Etat natal, et y resta jusqu'à sa mort.

ELLWANGEN, ville du Wurtemberg, ch.-l. du cercle de Jagst, à 95 kilom. N.-E. de Stuttgard, à 64 kilom. N. d'Ulm, sur le Jagst; 3,749 hab. Siége de la cour d'appel du cercle; gymnase, école de dessin; université, créée en 1812 et réunie en 1817 à celle de Tubingue. Brasseries, tanneries, blanchisseries de cire, fabriques de creusets. Importantes foires pour le bétail et surtout pour les chevaux. On y remarque plusieurs beaux édifices, notamment l'ancienne église abbatiale, l'église Notre-Dame de Lorette, visitée tous les ans par plusieurs milliers de pèlerins, et l'ancien château des princes-prieurs, construction du XIVe siècle qui s'élève au N.-E. de la ville et qui est devenue depuis 1843 le siége de l'école agronomique du cercle de Jagst. Ellwangen doit son origine à une abbaye célèbre fondée au VIIIe siècle sur l'emplacement de l'église actuelle par Erlophe, évêque de Langres; cette abbaye fut convertie, en 1459, en un chapitre noble séculier, dont le prieur, jouissant des prérogatives et des droits épiscopaux, était prince de l'Empire. En 1802, le prieuré fut supprimé et la ville réunie au Wurtemberg. ‖ Le cercle d'Ellwangen a une superficie d'environ 552 kilom. carr. et une population de 30,137 hab., dont 3,200 sont protestants.

ELLWOOD (Thomas), théologien anglais, né à Crowel (comté d'Oxford) en 1639, mort en 1713. Mis à l'école de bonne heure, Ellwood n'eut pas le temps d'acquérir une instruction bien développée, car son père essuya des revers de fortune qui suspendirent les leçons. A vingt et un ans, ayant assisté à une émouvante assemblée de quakers, il prit la résolution d'entrer dans cette secte. Ellwood fut mis en prison à diverses reprises, à l'époque où les persécutions commencèrent contre la secte (1660). Il devint ensuite lecteur particulier de Milton, auquel il lisait les auteurs latins. C'est lui qui donna au célèbre poëte anglais l'idée du *Paradis reconquis.* Il se maria en 1669. On a de lui : *Alarme donnée aux prêtres*, ou *Message du Ciel pour les avertir* (1660); *Histoire sacrée*, ou la *Partie historique de l'Ancien Testament* (1705); la seconde partie parut en 1709; la *Davidéide*, poëme en cinq livres.

ELLYCHNIE s. f. (èl-li-knî — du gr. *elluchnion*, lampion). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, tribu des lampyres ou vers luisants, comprenant seize espèces, qui habitent l'Amérique : *L'*ELLYCHNIE *brillante.*

ELLYCHNOTÈTE s. m. (èl-li-kno-tè-te — du gr. *elluchnion*, mèche; *tithêmi*, je place). Techn. Instrument dont on se sert pour faciliter l'introduction de la mèche dans le bec d'une lampe.

ELLYS (Antoine), théologien anglais, né en 1693, mort à Glocester en 1761. Après avoir fait ses études à Cambridge, il occupa successivement plusieurs postes et devint, en 1752, évêque de Saint-David. On a de lui plusieurs ouvrages : *Une défense de l'examen sa-*

cramentel, comme étant une juste sécurité pour l'Eglise établie (1736, in-4°); *Traité sur la liberté spirituelle et temporelle des protestants en Angleterre*, première partie (1763, in-4°); la seconde partie, parue en 1765, a pour titre : *Traité sur la liberté spirituelle et temporelle des sujets en Angleterre*, « la première, dit la *Biographie universelle*, ayant pour objet d'établir le droit qu'avaient eu les protestants de changer leur doctrine, contre les prétentions de l'Eglise romaine; la seconde, destinée à maintenir la liberté religieuse dans les rapports des sujets avec le gouvernement. » On a encore d'Ellys des *Remarques sur un essai de David Hume concernant les miracles* (1752, in-4°).

ELM, bourg de Suisse, cant. et à 16 kilom. de Glaris, sur la rive gauche du Sernft; 1,600 hab. Il est situé dans une des régions les plus pittoresques de la Suisse, à environ 1,100 mètres d'altitude, et entouré de tous côtés, sauf au nord, de montagnes qui n'ont pas moins de 2,600 à 3,000 mètres de hauteur. L'élève et le commerce du bétail sont la principale ressource des habitants, qui jouissent presque tous d'une certaine aisance.

EL MACIN ou **EL MAKYN** (George), nommé **Ibn-Amid** par les Orientaux, historien arabe né en Egypte en 1223, mort à Damas en 1273. Chrétien de religion, et cependant scribe (*ketib*) du sultan d'Egypte, El Macin a écrit une histoire des Arabes fort importante, qui commence à la création et va jusqu'à l'époque où vivait l'écrivain. Ce n'est à vrai dire qu'un abrégé trop concis, précieux cependant par la multitude des faits qu'il contient, et dont un grand nombre sont peu connus. Ce livre a été traduit par Erpenius, sous ce titre : *Historia saracenica, qua res gestæ Muslimorum, inde a Muhammede primo imperii et religionis Muslimicæ conditore usque ad initium imperii Atabecæi, per XLIX imperatorum successionem fidelissime explicantur, etc.* (Leyde, 1625, in-8°). Mais cette traduction est incomplète : elle commence à Mahomet, et ne va que jusqu'en 1118 de Jésus-Christ. Vattier l'a traduite de nouveau en français sous le titre de l'*Histoire mahométane* ou les *Quarante-neuf califes du Macine* (Paris, 1657, in-4°).

ELMAN-ALEK s. m. (èl-ma-na-lèk). Titre du second pontife de la Perse.

ELME (FEU SAINT-) s. m. (èl-me — corrupt. italienne de *Erasme*, les marins de la Méditerranée invoquant le saint de ce nom durant la tempête). Météorol. Aigrette lumineuse, qui voltige quelquefois à l'extrémité des vergues et des mâts des navires, et que l'on considère comme un phénomène électrique. ‖ Flamme qui voltige quelquefois à la surface des flots. ‖ Les anciens marins donnaient au FEU SAINT-ELME le nom de *Castor et Pollux*, et attachaient à ce phénomène des idées superstitieuses.

— **Encycl.** Physiq. Quand le temps est orageux, les épais nuages chargés d'électricité qui obscurcissent le ciel sont assez rapprochés de la terre pour décomposer par influence l'électricité neutre du sol, principalement dans les objets élevés, attirer vers la superficie le fluide de nom contraire, et refouler le fluide de même nom. Les objets sont alors soumis à une attraction qui accumule leur électricité dans les parties supérieures, et peut l'en faire jaillir sous forme d'*aigrettes lumineuses*, accompagnées quelquefois d'un léger pétillement.

Lorsque ces aigrettes se montrent sur les navires, aux extrémités des mâts et des vergues, aux filaments des cordages, les marins leur donnent le nom de *feux Saint-Elme*. Dans quelques localités, on les a appelées *feux Saint-Nicolas, Sainte-Claire, Sainte-Hélène*, etc. Les Portugais disent *corpo-santo*, et les Anglais *comozants*. Pour les anciens, ces aigrettes, qui vont quelquefois par couples, étaient *Castor et Pollux*. Inutile de dire que, pendant des siècles, des idées superstitieuses étaient immanquablement éveillées par la vue de ces feux, qui d'ailleurs passent pour annoncer le retour du beau temps.

Si l'explication des *feux Saint-Elme* est toute moderne, leur description est fort ancienne. M. Daguin rappelle que César vit le fer des lances d'une légion devenir lumineux par une nuit d'orage. Des voyageurs ont vu des aigrettes s'échapper, en temps d'orage, de leurs cheveux, des bords de leur chapeau, des extrémités de leurs doigts, quand ils élevaient la main.

Au lieu de simples aigrettes, on a vu quelquefois des lueurs de grandes dimensions, pareilles à des flammes. Il y a même lieu de s'étonner qu'on n'en aperçoive pas davantage, par les temps orageux.

ELME (SAINT-), fort de France (Pyrénées-Orientales), arrond. et à 28 kilom. E. de Céret, près de la Méditerranée, sur une hauteur qui domine les deux ports de Collioure et de Port-Vendres.

ELME (saint), évêque de Formies. V. ERASME.

ELMENHORST (Geverhardt ou Gerhardt), critique et philologue allemand, né à Hambourg, mort en 1621. Il est aussi distingué par son érudition que par la justesse et le goût de sa critique. On a de lui : *Observationes ad Arnobium* (1603, in-8°); *Commentarius ad Minucii Felicis Octavium* (1672, in-8°, dans le *Minucius variorum*); *Notæ ad Apuleium* (1621, in-8°), etc.

ELMENHORST (Henri), poëte et théologien allemand, né à Parchim en 1632, mort en 1704. Après avoir fait ses études à Leipzig et à Wittemberg, il fut nommé pasteur de l'hôpital Saint-Job, à Hambourg (1698). On a de lui : *Chants spirituels; Livre de chant spirituel, avec la composition musicale de Franck; Dramatologie antique et moderne* (Hambourg, 1688, in-4°).

ELMES (Jacques), architecte anglais, né à Londres en 1782, mort vers 1860. Il remporta en 1804 la grande médaille d'architecture décernée par l'Académie royale de Londres, et dirigea ensuite la construction d'un grand nombre d'édifices publics ou appartenant à des particuliers, soit à Londres et dans les comtés voisins, soit en Irlande. Il était devenu inspecteur et ingénieur civil du port de Londres et vice-président de la Société établie dans le but de populariser les beaux-arts, lorsqu'il dut se démettre de ces fonctions, en 1828, et même renoncer à ses travaux, à cause de la perte de sa vue, qu'il recouvra depuis. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, entre autres les suivants : *Christophe Wren, sa vie et son temps* (Londres, 1823, in-4°); *Leçons sur l'architecture* (Londres 1823, in-8°); *Dictionnaire général et bibliographique des beaux-arts* (1826, in-8°); *Traité de jurisprudence concernant l'architecture* (1827); *Revue trimestrielle d'Elmes; Annales des beaux-arts*, etc. Un de ses derniers ouvrages, *Thomas Clarkson, monographie*, a paru en 1854. — Son fils, Harvey Lonsdale ELMES, né en 1814, mort en 1847, s'est également fait connaître comme un architecte distingué. Il a dirigé, de 1841 à 1847, la construction du palais de Saint-George, à Liverpool; mais la maladie à laquelle il devait succomber ne lui permit pas de présider à l'achèvement de cet édifice, qui fait aujourd'hui le plus bel ornement d'une des premières villes de l'Angleterre.

ELMHAM (NORTH-), village et paroisse d'Angleterre, comté de Norfolk, à 24 kilom. N.-O. de Norwich; 2,149 hab. Antiquités romaines. Ce fut autrefois une ville florissante, siége d'un évêché fondé par saint Félix.

ELMIDE s. f. (èl-mi-de). Entom. Genre d'insectes coléoptères.

ELMIGÈRE s. f. (èl-mi-jè-re — du gr. *elmins*, ver, et du lat. *gero*, je porte). Bot. Syn. de PENTSTÉMON, genre de personnées.

ELMINA, ville d'Afrique, dans la haute Guinée, sur la Côte d'Or, dans le pays des Achantis, par 5° 10′ de lat. N. et 4° 50′ de long. O.; 15,000 hab. C'est une assez jolie ville, défendue par un fort et une citadelle, avec un port franc, siége d'un commerce florissant. Elmina est la résidence du gouverneur général des possessions hollandaises dans ces parages. Le fort d'Elmina est le premier établissement européen qui ait été fondé sur la côte de Guinée; car, dès l'an 1481, les Portugais en commencèrent la construction. Il tomba, en 1637, au pouvoir des Hollandais, auquel il fut définitivement cédé en 1641 par la couronne de Portugal.

ELMINIE s. m. (èl-mi-nî — du gr. *elmins*, ver). Moll. Genre de cirrhipèdes sessiles, de la division des balanidés, voisin des balanes, et caractérisé par une coquille formée de quatre pièces inégales, en cône quadrangulaire un peu allongé.

ELMINTH... V. à HELMINTH... les mots qui commencent ainsi et qui ne se trouvent pas ici.

ELMINTHAPROCTE adj. (èl-min-ta-pro-kte — du gr. *elmins, elminthos*, ver; *a* préf. privat., et *prôktos*, anus). Helminth. Se dit des vers intestinaux qui n'ont pas d'ouverture anale.

ELMINTHOGAME adj. (èl-min-to-ga-me — du gr. *elmins, elminthos*, ver; *gamos*, mariage). Helminth. Se dit des vers chez lesquels les organes de la génération sont isolés dans les individus distincts.

ELMIRA, ville des Etats-Unis d'Amérique, Etat de New-York, à 320 kilom. N.-O. de New-York, sur la voie ferrée qui relie cette ville au lac Erié; 8,340 hab. Commerce actif de bois, de cuirs et de céréales.

ELMIRE, personnage du *Tartufe*, l'immortelle comédie de Molière. Elmire est, dans notre grand comique, le caractère le mieux dessiné d'honnête femme et de bonne mère de famille, opposant son bon sens à l'épaisse sottise de son mari, son esprit au radotage de Mme Pernelle, sa douceur et sa sagesse aimable aux emportements, aux querelles de toute la maison : c'est un type séduisant et l'idéal du poëte en ce genre. Il est un point de son caractère où l'on reconnaît bien la marque de fabrique de Molière : Elmire n'est point prude; elle n'a point de ces indignations au premier mot, de ces effarouchements au premier geste, qui donnent parfois à la plus honnête femme les apparences et les allures d'un tartufe en jupon. Elle sait discerner le mal, certaine de n'y point tomber; elle est exempte de ces vaines terreurs, un peu ridicules, d'une vertu qui n'est point sûre d'elle-même. Damis a surpris les déclarations audacieuses que Tartufe adressait à Elmire, et il veut en faire un grand éclat; à cela, sa belle-mère répond fort sensément :

Ce n'est point mon humeur de faire des éclats;
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

Et, un peu plus tard, elle répète à Orgon la même profession de foi :

J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et vont au moindre mot dévisager les gens.
Me préserve le ciel d'une telle sagesse!
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

On a fait remarquer avec raison que, ce caractère étant à une égale distance de la pruderie et de la légèreté, il faut que ce rôle soit joué avec une mesure parfaite. Si, dans la scène fameuse où Elmire essaye de faire toucher du doigt à Orgon ce que ses yeux aveuglés ne veulent pas voir, elle paraît trop enjouée, trop railleuse, on pourra croire en effet qu'elle s'amuse du danger, qu'elle se plaît à l'épreuve.

ELMIS s. m. (èl-miss — du gr. *elmins*, ver). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des clavicornes, comprenant une vingtaine d'espèces, la plupart européennes, de très-petits animaux vivant toujours dans l'eau, accrochés sous les pierres des ruisseaux d'eau vive.

— **Encycl.** Les *elmis* sont des insectes de très-petite taille, à corps ovalaire, convexe en dessus; la tête est petite et munie d'antennes de onze articles; l'abdomen est presque carré et rebordé; les élytres, un peu aiguës, embrassent entièrement l'abdomen et cachent deux ailes quelquefois imparfaites; les pattes sont assez grandes et ont des tarses très-longs terminés par des crochets robustes. Ce genre renferme une vingtaine d'espèces, la plupart vivant en Europe. Les *elmis* habitent les eaux courantes et se tiennent sous les pierres, et de préférence dans les racines chevelues et mortes qui flottent entre deux eaux. Leurs mouvements sont assez lents. L'*elmis de Maugé*, type du genre, se trouve dans la forêt de Fontainebleau.

ELMITE adj. (èl-mi-te). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre elmis.

— s. m. pl. Groupe d'insectes coléoptères pentamères, section de la famille des clavicornes, ayant pour type le genre elmis.

ELMORE (Alfred), peintre anglais, né à Clonakilty, près de Cork, en 1815. Il fit son éducation artistique à Londres, où il exposa pour la première fois en 1834, et obtint un succès mérité. Le *Martyre de Thomas Becket*, commandé par O'Connell et exposé en 1840, vint confirmer les espérances qu'avait données le talent du jeune maître. M. Elmore alla ensuite étudier en Italie, et ce séjour dans le pays des arts contribua puissamment à élever son génie naissant. A son retour, il exposa *Rienzi au Forum* (1844), qui devint la propriété de l'Union des arts, et sa *Querelle des guelfes et des gibelins* (1845), qui lui valut le titre de membre associé de l'Académie royale de peinture. Depuis, les toiles exposées par M. Elmore ont toujours obtenu le plus grand succès. Nous citerons, parmi ses tableaux, le *Crucifiement* (1838); l'*Evanouissement de Héro* (1846); *Beaucoup de bruit pour rien*; l'*Invention du métier à bas* (1848); la *Mort de Robert de Naples* (1848); une *Scène de controverse religieuse sous Louis XIV* (1849); *Griselda* (1850); *Sage et Bon; Hotspur* (1851); le *Portrait* (1852) et la *Novice* (1855). M. Elmore a obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855.

ELMSHORN, bourg de Prusse, prov. du Holstein, à 68 kilom. S.-O. de Kiel, sur un petit affluent de l'Elbe et sur le chemin de fer de Gluckstadt à Altona; 5,640 hab. Port de commerce d'où l'on exporte céréales, pommes de terre, tourteaux d'huile, eau-de-vie de grains, viande; tanneries, fabriques de cuirs vernis, dentelles, tabac; raffineries de sel, chantiers de constructions navales. C'est dans les environs de ce bourg que, le 15 février 1645, les Suédois, sous les ordres de Wrangel, défirent les Danois, commandés par Baux et Nicolas d'Ahlefeldt.

ELMSLEY (Peter), érudit anglais, né en 1773, mort en 1825. Il fit avec un grand éclat ses études à Westminster et à Oxford, et reçut le diplôme de maître ès arts en 1797. Elmsley fut, pendant quelque temps, pasteur de la petite paroisse de Little-Horkesley; mais un oncle lui ayant légué toute sa fortune, il se consacra exclusivement à l'étude des lettres, et en particulier à celle de la littérature grecque. Il contribua à la fondation de la *Revue d'Edimbourg*, à laquelle il fournit de nombreux articles de critique, notamment sur l'*Homère* de Heyne, l'*Athénée* de Schweighauser, le *Prométhée* de Bloomfield, et l'*Hécube* de Porson. En 1816, il fit un voyage en Italie pour rechercher des manuscrits, et passa l'hiver de 1818 à Florence, fouillant sans relâche les trésors de la bibliothèque Laurentienne. L'année suivante, il reçut la mission d'aider sir Humphry Davy dans une tâche bien difficile, qui ne produisit d'ailleurs aucun résultat, celle de dérouler d'abord, et de lire ensuite les manuscrits trouvés à Herculanum. L'illustre chimiste ayant échoué dans ses tentatives, Elmsley n'eut pas l'occasion désirée d'exercer sa sagacité. Peu après son retour en Angleterre, il fit un voyage en Allemagne, puis reçut le grade de docteur de l'université d'Oxford, et devint professeur d'histoire ancienne en même temps que principal du collége de Saint-Alban-Hall. Elmsley joignait à beaucoup d'érudition un jugement sain, un goût pur, un style simple et élégant, un esprit vif et sarcastique qui, dans sa jeunesse surtout, lui avait fait de nombreux ennemis. Outre un grand nombre d'articles importants insérés dans la *Revue d'Edimbourg* et dans la *Revue trimestrielle*, il a donné d'excellentes éditions : les *Acharniens* (1809); *Œdipe tyran* (1811); les *Héraclides* (1815); *Médée* (1818); les *Bacchantes* (1821); *Œdipe à Colone* (1828), etc.

ELMULKI s. m. (èl-mul-ki). Hist. ottom. Quatrième des six vizirs subordonnés au premier vizir.

ELNBOGEN. V. ELLENBOGEN.

ELNE (*Illiberis, Helena*), ville de France (Pyrénées-Orientales), cant. E., arrond. et à 13 kilom. de Perpignan, sur une colline dominant la plaine du Tech; pop. aggl., 2,535 hab., pop. tot., 2,800 hab. Magnanerie importante. L'origine d'Elne remonte à une époque inconnue; mais il est certain qu'avant son expédition en Italie Annibal campa sous ses murs avec une armée immense. Au temps de Tibère, cette ville était entièrement déchue. Constantin la releva et y bâtit un château, auquel il donna, ainsi qu'à la ville, le nom de sa mère Hélène; elle fut érigée en évêché lorsque les Francs la conquirent sur les Goths; c'était alors une place assez considérable. Elne tomba tour à tour au pouvoir de Philippe le Hardi, de Louis XI, de Louis XIII, de Condé, du duc d'Ossuna et de Dugommier, qui venait de prendre le commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales.

Le seul monument remarquable de la ville d'Elne est sa cathédrale, construction du XIe siècle, classée au nombre des monuments historiques. Cette basilique est divisée en trois nefs, dont les piliers lourds et massifs portent des colonnes à chapiteaux grossièrement ébauchés. L'ornementation est, en général, très-pauvre; cependant l'intérieur renferme un ancien tombeau en marbre blanc, dans le style du Bas-Empire, et des tables d'autel soutenues par des colonnettes romanes. Une porte ogivale mauresque du XIIIe siècle, à voussoirs de marbre, alternativement rouges et blancs, fait communiquer la cathédrale et le cloître, du XIIe siècle, parallélogramme de 16 mètres sur 15, d'une admirable élégance; colonnes, piliers, arcades, tout est revêtu de marbre blanc. Sur les fûts et les chapiteaux se déroulent à profusion toutes les ornementations du moyen âge; le mur porte quelques bas-reliefs encastrés et un morceau de marbre qu'on dit avoir appartenu au tombeau d'un fils de Constantin. Dans les environs de la ville, on a découvert à diverses reprises des débris de monuments gallo-romains.

Plusieurs conciles ont été tenus à Elne. Le premier eut lieu en 1040. En l'absence de Bérenger, évêque d'Elne, qui était allé en pèlerinage à la terre sainte, l'évêque d'Ausone (aujourd'hui Vic, en Catalogne) présida ce synode, dans lequel on confirma la trêve de Dieu, en ordonnant que, dans tout le comté du Roussillon, personne n'attaquerait son ennemi depuis le samedi au soir jusqu'au lundi matin, et cela afin que l'on pût en toute liberté célébrer le dimanche et se rendre en toute sûreté à l'église; on défendait aussi d'attaquer une église ou les maisons qui l'environnaient à un rayon de trente pas, sous peine d'excommunication, susceptible, au bout de trois mois, d'être convertie en anathème. Les mariages incestueux, l'usurpation des biens ecclésiastiques et d'autres abus appelèrent également l'attention du synode, qui adopta plusieurs mesures afin d'y mettre un terme.

En 1065, un concile confirma tout ce qui avait été arrêté dans le synode *in prato Tulugiensi* de 1040. On menaça d'exil perpétuel celui qui, pendant la trêve de Dieu, ôterait la vie à quelqu'un.

Un dernier concile fut tenu dans cette ville, en 1114, pour terminer un différend entre les abbayes de Saint-Michel-de-Cuxa et d'Arles. Depuis, Elne n'a plus d'évêché et n'a plus vu de concile.

Éloa, poëme par Alfred de Vigny. Née d'une larme du Christ, cette ange femme s'étiole dans les célestes demeures; tous les séraphins ne peuvent fixer son attention; c'est que personne ne souffre au paradis; elle ne peut là déverser les trésors de pitié que renferme son cœur de femme. Soudain elle apprend que, loin des regards de Dieu, il est un ange, le plus beau et le plus puissant autrefois, dont l'orgueil indomptable s'est révolté, et qui, pour cette rébellion, a été exilé au fond des enfers. Dès lors Eloa n'a plus qu'une pensée : ramener au bien cette âme égarée. Elle s'élance dans l'infini et vole vers l'endroit maudit : elle rencontre bientôt celui qu'elle cherche.

Là, comme un ange assis, jeune, triste et charmant,
Une forme céleste apparut vaguement.
Sa robe était de pourpre, et, flamboyante ou pâle,
Enchantait les regards des teintes de l'opale.
Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d'un bandeau;
C'était une couronne, ou peut-être un fardeau;
L'or en était vivant, comme ces feux mystiques
Qui, tournoyants, brûlaient sur les trépieds antiques;
Son aile était ployée, et sa faible couleur
De la brume des soirs imitait la pâleur.

Mais, hélas! l'ange est déchu; son grossier langage émeut la fille du ciel, qui s'efforce de faire pénétrer dans son cœur la langue des cieux :

Puisque vous êtes beau, vous êtes bon sans doute...
Car, sitôt que des cieux une âme prend la route,
Comme un saint vêtement, nous voyons sa bonté
Lui donner en entrant l'éternelle beauté.
Mais pourquoi vos discours m'inspirent-ils la crainte?
Pourquoi sur votre front tant de douleur empreinte?
Comment avez-vous pu descendre du saint lieu?
Et comment m'aimez-vous, si vous n'aimez pas Dieu?

Satan, un moment ému, se redresse de tout son orgueil. Devant cet ange innocent dont la pureté semble insulter à ses crimes, il n'a plus qu'une pensée : rendre indigne des cieux celle qui a voulu le sauver. Il enlace la pauvrette éperdue, il l'entoure de ses séductions; ses lèvres touchent les siennes : un cri de douleur retentit au paradis; la vierge s'est donnée à Satan. Alors, sentant qu'elle a tout perdu, que sa chaîne est à jamais rivée, que tout retour au céleste séjour lui est interdit, l'enfant timide se tourne vers son maître. Elle ne le maudit point, elle est résignée; pas un regret ne sort de sa bouche, pas une plainte de son cœur; elle s'applaudit presque de cette chute, qui lui permet de se dévouer à celui qu'elle aime. Les yeux fixés sur Satan, qui l'oublie déjà, elle ne trouve qu'un mot, mot sublime :

Seras-tu plus heureux, du moins?.. Es-tu content?

Le poëme d'*Eloa* est un des plus remarquables qui soient sortis de la plume de M. de Vigny; il mérite d'être cité à côté de *Dolorida* et de *Stello*.

Éloa, groupe de marbre, par M. Pollet. Le sujet de ce groupe est tiré du poëme d'Alfred de Vigny. Voici la description qu'en a donnée M. Th. Gautier : « Eloa, cet ange-femme né d'une larme du Christ, entend du haut du ciel le soupir douloureux que pousse du fond de l'abîme Lucifer, le plus beau, le plus fier des anges déchus. Elle s'attendrit à l'idée de ce malheur éternel qu'elle voudrait consoler, et peu à peu elle s'avance vers les limites du séjour céleste, attirée par une inéluctable fascination; elle descend, elle descend toujours. Désorbitée de Dieu, comme un astre errant, elle entre dans un nouveau cercle d'attraction, et finit par tomber aux bras de l'ange rebelle. C'est le moment qu'a choisi le statuaire : Lucifer entraîne Eloa, qui ne résiste plus, vers le gouffre sans fond de l'éternelle douleur, et la réunion de ces deux natures, l'une infernale, l'autre céleste, forme un très-beau groupe, appuyé sur un nuage de marbre. Eloa est d'une suavité immatérielle. Lucifer contracte des muscles robustes trempés aux feux de l'enfer, antithèse excellente pour la sculpture. Nous trouvons seulement que la tête du démon, par l'arrangement des cheveux, le caractère des traits et cette expression de *sneer* byronien qui crispe les lèvres, a une physionomie trop moderne et trop romantique. Mais peut-être M. Pollet l'a-t-il voulu ainsi pour indiquer que ce n'est pas là l'antique démon de la Bible, mais un diable d'invention récente et de poésie actuelle. Ces diables-là ressemblent un peu aux Manfred, aux Lara, aux Giaours, comme Eloa rappelle les Gulnare et les Médora. Nous n'aimons pas non plus beaucoup les teintes d'oxyde dont M. Pollet a cru devoir rouiller son marbre, surtout dans les blocs de nuages. Il valait mieux lui laisser sa blancheur native. » — « Un autre tort de ce groupe, a dit M. Marius Chaumelin, est de n'être intelligible que pour le petit nombre, pour ceux qui ont lu le poëme d'Alfred de Vigny. Cet ange déchu qui, les yeux plongés dans l'abîme, semble bercer dans ses bras une belle femme alanguie, dont les regards sont tournés vers le ciel, n'intéresse guère le public. Les sujets exclusivement littéraires conviennent peu à la sculpture. »

Le groupe d'*Eloa* a été exposé au Salon de 1869; il appartient à l'Etat; un modèle en bronze de cet ouvrage a figuré au Salon de 1863.

ÉLOAH, mot hébreu qui signifie Dieu. V. ELOHIM.

ÉLOBEY, îles situées au N. du Gabon, sur la côte O. de l'Afrique. Les chefs pratiquaient activement la traite, mais depuis peu ils ont reconnu la souveraineté de la France.

ÉLOCHÉ, ÉE (é-lo-ché) part. passé du v. Elocher : *Astre* ÉLOCHÉ.

ÉLOCHER v. a. ou tr. (é-lo-ché — du préf. lat. *e*, et de *locus*, lieu). Arracher, renverser, déplacer :

Ce tonnerre orageux, qui menace et qui gronde,
Elochera bientôt la machine du monde.
DESMARETS.

‖ Vieux mot.

— Agric. Ebranler un arbre, une plante, comme si on voulait l'arracher.

— Techn. Dans le langage des verriers, Détacher un pot de dessus les siéges, à l'aide d'une pince appelée *pince à élocher*.

ÉLOCULAIRE adj. (é-lo-ku-lè-re — du lat. *e*, préf. privat.; *locula*, loge). Bot. Qui ne présente aucun vestige de cloisons : *Péricarpe* ÉLOCULAIRE.

ÉLOCUTION s. f. (é-lo-ku-si-on — lat. *elocutio*; de *eloqui*, parler, s'exprimer). Manière de s'exprimer, style : ÉLOCUTION *nette, facile, pure, simple, figurée. La facilité d'*ÉLOCU-

TION, *chez beaucoup d'hommes et chez la plupart des femmes, est due à la rareté des idées et à la rareté des mots.* (Swift.) *Quand on ne songe pas, ou quand on songe peu à ce qu'on dit, l'*ÉLOCUTION *est coulante et n'a pas de forme.* (J. Joubert.)

— Rhétor. Choix et arrangement de mots dans le discours : *Les principales qualités de l'*ÉLOCUTION *sont la clarté, la correction, l'ornement.* (Chamfort.)

— **Syn. Élocution, diction, style.** V. DICTION.

— **Encycl.** Selon Quintilien, le verbe *eloqui* signifie mettre au jour sa pensée, l'exprimer devant des auditeurs. L'*élocution* est donc la contexture même du discours, la suite des mots qui le composent, mots choisis et disposés de façon à rendre exactement les idées, à en montrer l'enchaînement, à faire ressortir l'importance plus ou moins grande qu'on veut leur donner. L'*élocution* est pour le discours parlé ce qu'est la diction pour l'œuvre écrite. V. DICTION.

Dans les traités de rhétorique, l'*élocution* vient en troisième ligne, précédée qu'elle est de l'invention et de la disposition. De même, dans les préoccupations de l'orateur, elle ne doit occuper que la troisième place. Il faut, en effet, que l'orateur, comme l'écrivain, commence par inventer, c'est-à-dire par trouver ses idées, ses preuves, ses moyens, puis qu'il les dispose et en ordonne la suite dans son esprit. Ces deux opérations terminées, il s'occupe de la forme et des expressions les plus propres à rendre pleinement sa pensée et à la faire passer chez l'auditeur. Il lui importe surtout que les mots se moulent le plus étroitement possible sur le fond des idées, et que des phrases vides ne viennent pas, sous prétexte d'ornement, embarrasser sa marche et distraire l'attention. De cet accord parfait entre le fond et la forme naîtra la clarté, à cette condition toutefois que l'orateur y joindra la correction du langage. Mais ce n'est point encore assez : celui qui parle ne doit pas oublier qu'il lui faut, pour convaincre, éviter la sécheresse, les chocs de mots qui nuisent à l'harmonie, rechercher l'élégance sans tomber dans l'afféterie, et l'ornement des images, en se tenant éloigné d'une pompe étrangère au sujet. L'*élocution* a donc une grande importance; elle est la clef des cœurs et des esprits. On ne saurait trop travailler à l'acquérir, avec toutes les qualités qui la caractérisent. Les orateurs célèbres y ont donné des soins constants. On le voit non-seulement dans l'élégance si admirable de Cicéron, mais dans les périodes plus mâles de Démosthène, dans les sermons fougueux de Bossuet comme dans les sermons si doux de Fénelon, dans les discours de Mirabeau comme dans ceux de Vergniaud, dans ceux de Berryer et de Jules Favre. Chez tous ces orateurs, l'*élocution* n'est point de même qualité, ni poussée au même degré; mais, chez tous, elle concorde avec leur tempérament, leur tour d'esprit et le caractère de leur éloquence. Après s'être appliqués à l'acquérir dans les premières années d'un travail rude et patient, ils s'en sont fait une telle habitude, qu'elle se formule naturellement dans les répliques, les improvisations, et que, jaillissant à la même heure que l'invention et la disposition, le discours sort tout armé de leur bouche.

Il ne faut pas confondre l'*élocution* ni la diction avec le style.

ÉLODE adj. (é-lo-de — du gr. *elôdês*, de marais). Pathol. Qui règne dans les terrains marécageux : *Fièvres* ÉLODES. ‖ Peu usité.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des malacodermes, tribu des cébrions, comprenant une vingtaine d'espèces : *Les* ÉLODES *sont de petite taille.* (Duponchel.)

— Bot. Genre de plantes, de la famille des hypéricinées, formé aux dépens des millepertuis, et regardé par plusieurs auteurs comme une simple section du genre élodée.

— **Encycl.** Les *élodes* sont de petits coléoptères, à corps ovalaire, un peu bombé, ressemblant assez à celui des cistèles et des galéruques, avec lesquelles plusieurs auteurs les ont confondus; ils sont recouverts d'un duvet qui s'enlève facilement; leur tête est petite et munie d'antennes à articles simples. Ce genre renferme une vingtaine d'espèces, réparties à peu près en nombre égal entre l'Europe et l'Amérique. Les *élodes* habitent les lieux humides, les prairies, le bord des rivières et des étangs; ils vivent sur les plantes, dans les buissons et sur les feuilles des arbres, et se tiennent habituellement à l'ombre. La plupart ont des mouvements lents. On peut citer comme type l'*élode* pâle, qui se trouve aux environs de Paris.

ÉLODÉ, ÉE adj. (é-lo-dé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'élodée.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des hypéricinées, ayant pour type le genre élodée.

ÉLODÉE s. f. (é-lo-dé — du gr. *elôdês*, marécageux). Bot. Genre de plantes, de la famille des hypéricinées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Europe, le bassin méditerranéen et l'Amérique du Nord.

ÉLODICON s. m. (é-lo-di-kon). Mus. Espèce d'orgue expressif dans lequel les tuyaux sont remplacés par des plaques de métal qui sont fixées d'un seul côté et qu'un souffleur met en vibration.

ÉLODITE adj. (é-lo-di-te — du gr. *elôdês*, de marais). Zool. Se dit des animaux, surtout des tortues, qui habitent les marais.

— s. f. pl. Tribu de reptiles, de l'ordre des chéloniens, comprenant les tortues de marais. V. ÉMYDE.

— **Encycl.** Les *élodites* ou tortues de marais, si nombreuses de nos jours, ont laissé des débris fossiles; non-seulement les terrains anciens ont reçu des impressions de quelques pieds qu'on croit pouvoir rapporter à cette famille, mais des preuves certaines démontrent que ces tortues ont existé dès l'époque jurassique. Les principaux genres sont les *émydes*, caractérisées par une carapace passablement bombée et par un plastron large, non mobile, solidement articulé à la carapace. Les espèces jurassiques ont principalement été trouvées dans les environs de Soleure. La pierre qui les renferme est un calcaire de l'étage kimmeridgien, qui contient aussi des mollusques, indices de son origine marine. Cette association est étonnante, car la conformation des *émydes* rend peu probable qu'elles aient jamais pu vivre dans la mer, leurs membres étant de trop faibles instruments de natation. Peut-être les débris ont-ils été transportés par des courants d'eau douce. On cite une véritable *émyde* dans le weald; les terrains tertiaires en renferment de nombreux ossements. Dans l'éocène d'Angleterre, on trouve : l'*emys testudiniformis*, dont la carapace est plus convexe que dans la plupart des espèces d'eau douce; l'*emys brevis*, qui diffère de tous les chéloniens connus par deux pièces irrégulièrement arrondies, intercalées dans le plastron entre les hyposternaux vers leur bord externe et les hyosternaux; l'*emys bicarinata*, belle, longue d'un pied, et remarquable par l'étroitesse des écailles vertébrales, ainsi que par trois carènes longitudinales sur ces plaques. Les *émydes* paraissent nombreuses dans le miocène; l'*emys Wyttembachii* n'est connue que par une portion du plastron et par une pièce marginale trouvée dans la mollasse des environs d'Arberg, en Suisse; l'*emys Turnoviensis* présente un caractère remarquable dans l'extrême développement des plaques vertébrales de la carapace, qui repoussent les plaques costales de manière à s'articuler directement avec les plaques marginales. On connaît plusieurs *émydes* du pliocène et des terrains diluviens. Les *palæochelys* ont la troisième pièce costale articulée seulement à la troisième pièce vertébrale, la quatrième à la fois à la troisième, à la quatrième et à la cinquième; les pièces costales articulées à une seule vertébrale n'ont pas la ligne d'impression qui sépare deux écailles costales consécutives.

Les *eurysternum* ne sont connus que par un couvercle trouvé à Solenhofen, et dont la forme se rapporte à celle des *émydes*, avec des membres presque aussi courts que dans les tortues de terre.

Les *platemys* sont caractérisées par une carapace très-déprimée, un sternum non mobile, une tête aplatie, cinq ongles aux pattes antérieures et quatre aux pattes postérieures. On en a trouvé des espèces fossiles dans le weald et les terrains tertiaires. Le *platemys Bovenbankii*, de l'éocène de Sheppy, a un rudiment de pièce accessoire entre l'hyosternal et l'hyposternal du côté externe. Le *platemys Bullochii*, du même gisement, est remarquable par l'existence d'une pièce surnuméraire bien plus complète entre l'hyosternal et l'hyposternal.

Les *chélydres* sont caractérisées par un plastron non mobile, cruciforme, composé de branches étroites, par une tête large, un museau court et des mâchoires crochues. On rapporte à ce genre une grande espèce fossile du pléocène d'Œningen, longue de 16 pouces, la *chelydra Murchisonii*.

Les *tretosternon* sont caractérisés par une carapace large, aplatie, sculptée et pointillée; la carapace et le plastron ont été protégés par des plaques écailleuses, et leurs pièces osseuses marginales sont à l'état rudimentaire. La seule espèce citée est le *tretosternon punctatum* du calcaire de Purbeck.

Les *apholidemys* ont une carapace bordée par des pièces marginales assez développées, sans traces d'écailles. On en a trouvé deux espèces dans le calcaire grossier de Cuise-la-Motte.

Les *protemys* ont un sternum incomplétement ossifié; la suture des hyosternaux et des hyposternaux est interrompue sur le milieu et sur les bords du plastron.

ÉLOGE s. m. (é-lo-je — lat. *elogium*; du gr. *ellogion*, formé de *en*, dans, et de *logos*, discours). Louange, paroles prononcées pour louer quelqu'un ou quelque chose : *Faire l'*ÉLOGE *de quelqu'un, des vertus de quelqu'un. On finit par croire aux* ÉLOGES *que l'on achète ou que l'on se fait.* (Sénèque.) *L'*ÉLOGE *est un hommage dû aux talents et aux vertus; il anime les arts et il excite l'émulation.* (Fén.) *Il faut soi-même être digne de beaucoup d'*ÉLOGES, *pour supporter patiemment l'*ÉLOGE *d'autrui.* (Montesq.) *Les justes* ÉLOGES *sont un parfum que l'on réserve pour embaumer les morts.* (Volt.) *On ne peut ambitionner les* ÉLOGES *que de ceux dont le suffrage est éclairé.* (Mme d'Epinay.) *Les* ÉLOGES *indirects sont les seuls qui puissent faire quelque impression.* (Mme de Genlis.) *Les* ÉLOGES *de certaines gens sont quelquefois plus offensants que les critiques dures et injustes de certaines autres.* (Grimm.) *La manière dont je vois distribuer l'*ÉLOGE *et le blâme donnerait au plus honnête homme du monde l'envie d'être diffamé.* (Chamfort.) *Il faut que les* ÉLOGES *soient bien mal assaisonnés pour que nous les trouvions insipides.* (Mme Necker.) *Le compliment est un* ÉLOGE *flatteur tourné avec esprit, mais peu conforme à la vérité.* (E. Vergniaud.) *Les* ÉLOGES *finissent par produire une léthargie morale.* (La Rochef.-Doud.) *Les hommes sont plus avides d'*ÉLOGES *que jaloux de les mériter.* (La Rochef.-Doud.) *L'*ÉLOGE *est suspect quand il s'adresse à la prospérité.* (Chateaub.) *Les* ÉLOGES *sont à la mode; il faut hurler avec les loups, d'autres disent braire avec les ânes.* (P.-L. Cour.) *Les* ÉLOGES *que nous donnons à nos ennemis les accusent plus que ne feraient nos plaintes.* (Lingrée.) *Si le blâme qui décourage est funeste, l'*ÉLOGE *qui trompe n'est pas moins fatal.* (E. de Gir.) *Il n'y a qu'un seul moyen de faire un bel* ÉLOGE *d'une femme, c'est de dire beaucoup de mal de sa rivale.* (Mme E. de Gir.) *Il y a des hommes dont les* ÉLOGES *mêmes sont déflorants; on aime moins la femme dont ils ont osé parler.* (Mme E. de Gir.) *A peine a-t-on fait l'*ÉLOGE *d'un de ses amis ou d'un de ses domestiques, que l'on apprend une trahison de l'un ou une maladresse de l'autre.* (Mme E. de Gir.) *Celui qui fait toujours son* ÉLOGE *dispense les autres de le louer.* (J. Droz.) *Le blâme ne nous fait pas pires, ni l'*ÉLOGE *meilleurs.* (Petit-Senn.) *Sans une critique possible, sans une réplique permise, il n'est pas d'*ÉLOGE *flatteur.* (L. Véron.) *Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'*ÉLOGE *qui flatte.* (Beaumarch.) *En fait d'*ÉLOGES, *l'amour-propre, comme l'avare, prend de toutes les mains.* (Petit-Senn.)

Tout *éloge* imposteur blesse une âme sincère.
BOILEAU.

L'homme éclairé suspend l'*éloge* et la censure.
GRESSET.

Un *éloge* insipide et sottement flatteur
Déshonore à la fois le héros et l'auteur.
BOILEAU.

D'*éloges* on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.
MOLIÈRE.

Combien avons-nous vu d'*éloges* unanimes
Condamnés, démentis par un honteux retour.
J.-B. ROUSSEAU.

Sitôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager et l'*éloge* et le blâme.
GILBERT.

— Fig. Témoignage, preuve favorable : *Ces regrets font votre* ÉLOGE. *Le silence est quelquefois un* ÉLOGE *manifeste. L'amour des peuples est l'*ÉLOGE *le moins suspect du souverain.* (Mass.)

— Littér. Panégyrique, discours écrit ou prononcé à la louange de quelqu'un ou de quelque chose : *Synésius a fait l'*ÉLOGE *de la pauvreté; Favorinus, de la laideur; Erasme, de la folie.* (Acad.) *L'*ÉLOGE *a la vérité pour base.* (Buff.) *L'*ÉLOGE *doit non-seulement couronner le mérite, mais le faire germer.* (Buff.) *On est souvent obligé, dans l'*ÉLOGE *des princes, de se jeter adroitement sur leur naissance et sur la gloire de leurs ancêtres.* (Fléch.) *C'était la coutume à Rome de prononcer l'*ÉLOGE *des femmes, mais seulement lorsqu'elles mouraient dans un âge avancé.* (Napol. III.) *C'est un grand ridicule de trouver tous les genres de mérite à l'homme dont on fait l'*ÉLOGE. (Villem.) *Mucius Floriatus a fait l'*ÉLOGE *de la claudication.* (A. Karr.)

Un *éloge* ennuyeux, un froid panégyrique,
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique.
BOILEAU.

‖ *Eloge funèbre*, Panégyrique d'une personne décédée, qui se prononce le plus souvent pendant la cérémonie des funérailles, mais qui se distingue de l'oraison funèbre en ce que celle-ci est un discours religieux. ‖ *Eloge académique*, Biographie élogieuse que le secrétaire de l'Académie des sciences doit faire de chaque académicien décédé, et qui fait ensuite partie des mémoires de ce corps. ‖ *Eloge historique*, Panégyrique d'un personnage historique, écrit le plus souvent comme morceau d'éloquence.

— Enseign. *Etre reçu avec éloges*, Passer un examen de droit avec toutes boules blanches.

— **Syn. Éloge, applaudissement, louange.** V. APPLAUDISSEMENT.

— **Éloge, panégyrique.** L'*éloge* est un discours prononcé en public pour louer la mémoire d'une personne illustre, au moins à quelques égards, mais sans que cette personne fût nécessairement d'un rang très-élevé; le style peut être simple, et l'orateur peut se permettre quelques critiques, pourvu que les louanges dominent. Le *panégyrique* est toujours pompeux : il ne connaît que la louange, et la louange ornée de toutes les fleurs de l'éloquence; on ne le décerne qu'aux princes et aux saints le jour de leur fête solennelle.

— **Antonymes.** Blâme, censure, critique, dénigrement, diatribe, invective, satire.

— **Épithètes.** Juste, légitime, mérité, dû, désintéressé, sincère, naturel, simple, modéré, bienveillant, senti, touchant, honorable, flatteur, brillant, glorieux, éclatant, pompeux, magnifique, admirable, rare, unanime, précieux, ingénieux, spirituel, adroit, fin, dé-